

Valère Novarina

Voie négative

**VALÈRE
NOVARINA**

P.O.L

Voie négative

DU MÊME AUTEUR
Chez le même éditeur

LE DRAME DE LA VIE.
LE DISCOURS AUX ANIMAUX.
VOUS QUI HABITEZ LE TEMPS.
THÉÂTRE – L'ATELIER VOLANT – LE BABIL DES CLASSES
DANGEREUSES – LE MONOLOGUE D'ADRAMÉLECH – LA
LUTTE DES MORTS – FALSTAFE.
PENDANT LA MATIÈRE.
JE SUIS.
L'ANIMAL DU TEMPS, version pour la scène du *DISCOURS
AUX ANIMAUX*.
L'INQUIÉTUDE, version pour la scène du *DISCOURS AUX
ANIMAUX*.
La Chair de l'homme.
Le Repas, version pour la scène des premières pages de
LA CHAIR DE L'HOMME.
L'AVANT-DERNIER DES HOMMES, version pour la scène du
chapitre XVII de *LA CHAIR DE L'HOMME*.
L'ESPACE FURIEUX, version pour la scène de *JE SUIS*.
LE JARDIN DE RECONNAISSANCE.
L'OPÉRETTE IMAGINAIRE.
DEVANT LA PAROLE.
L'ORIGINE ROUGE.
L'ÉQUILIBRE DE LA CROIX, version pour la scène de *LA
CHAIR DE L'HOMME*.
LA SCÈNE.
LUMIÈRES DU CORPS.

*Les autres livres de Valère Novarina
sont répertoriés en fin de volume.*

Valère Novarina

Voie négative

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2017
ISBN : 978-2-8180-4153-6
www.pol-editeur.com

Écrit dans l'air

J'ai toujours cherché à déchiffrer comme des encres de Rorschach — ou des ombres chinoises — les *formes* des pays : Haïti, en silhouette, est une bouche grande ouverte qui s'ouvre de profil, avec l'île de la Gonâve au milieu comme une langue qui va s'en séparer.
Une mâchoire dans la mer Caraïbe.

Sur l'île d'Haïti (je dis l'*île*, car Haïti aime apparaître seule, *isolée*, débarrassée de sa rivale la République dominicaine — à qui elle tourne le dos), sur l'île d'Haïti, je mène depuis le 11 décembre, entre deux maisons (deux *cayes* comme on dit ici), une existence bien réglée : les

matinées, au côté de l'écrivain Guy Régis Junior et de neuf acteurs haïtiens avec qui nous préparons une lecture publique de *L'Acte inconnu* : France Medley Guillou, Clorette Jacinthe et Agnès Noël y tiennent le rôle du *Chantre*; Bedford Valès, dit Hypose, celui du *Contresujet*; Édouard Baptiste, dit Youyou, celui du *Coureur de Hop*; Jenny Cadet et Nadège Dugraville sont *Chlodoacre* et *L'Enfant à la Diable*. Jean-Marc Mondésir construit devant nous, peu à peu, patiemment, un monumental *Raymond de la Matière*. Tous les matins, nous nous retrouvons, au 163 avenue Christophe, dans un petit théâtre, nommé *Focal*; un nom qui convient bien... j'ai toujours pensé le théâtre comme un *foyer*, un enclos où brûler le langage, comme l'arène où jeter à l'air libre toutes les effigies humaines et nos *idoles* faites de mots; le lieu d'une dépense, d'une offrande, le lieu de la linguistique *à vif*. Un *foyer* où l'on vient s'assembler — non pas pour voir *une fois de plus* « l'homme faire l'homme » — mais pour assister enfin à sa dis-

persion, à sa semée, à sa *sporée*, dans l'espace ; un lieu où nous venons *l'assister* — plus que le *voir* —, l'aider à se délivrer en lançant, en jetant des *anthropoglyphes*. Le théâtre, vrai lieu d'un *Sauve-qui-peut* de l'animal parlé.

Tous les matins, dans la petite salle du *Théâtre focal* nous relisons sans relâche et dans tous les sens *L'Acte inconnu* qui doit être donné en lecture dans quinze jours à Port-aux-Princes. Je mets *Port-aux-Princes* au pluriel, pour saluer ces neuf acteurs princiers : ils ont grande allure, de beaux corps bien noir profond et de charnelles voix africaines : mais surtout une connaissance subtile des sauts et soubresauts de notre langue, un savoir tactile des flux souterrains qui l'agissent : une *science* muette de sa vie rythmique. Je l'ai dit hier encore à Guy Régis : jamais je n'ai eu, comme ici, un *sextuor* d'acteurs si spontanément accordés à ce que j'écris : tous trouvaient leur voix, tombaient *juste*, dès la première lecture... En sympathie immédiate avec l'onde profonde du texte ! En Europe, la plu-

part du temps, lors des premières lectures, nous déchiffrons, nous balbutions longtemps — ici, il me semble que l'on sait d'instinct que *parler est un geste* — que la pensée *va d'un trait* — que l'esprit *est le souffle*.

L'après-midi, je remonte à l'hôtel *Montana*, majoritairement peuplé de fonctionnaires québécois et d'autres bienfaiteurs internationaux ; j'observe attentivement leurs mœurs alimentaires au souper et au petit déjeuner... Hier, j'ai engagé la conversation avec trois Montréalais, un Gaspésien et deux Chicoutimiens, à qui j'ai avoué que chaque fois que je voyais les plaques d'immatriculation du Québec, portant toujours, au-dessus du numéro, la devise *Je me souviens*, l'idée me venait que notre devise, à nous Européens — et à nous Français, plus qu'à tout autre ! — était : *J'oublie*. Nous devrions inscrire sur nos automobiles : XP 765 GPN, et au-dessus : *J'oublie*. « J'oublie » 814 BW 75. « J'oublie » 645 DNU 87. L'Europe *ou La passion d'oublier*. C'est ce que

j'ai ressenti sitôt arrivé ici : que je venais d'un *continent amnésique*... « Toute la force vient des ancêtres », c'est ce que l'on sait en Haïti ; c'est ce que ne sait plus l'*homme blanc* — blanc comme les *blancs* de la mémoire.

Je m'enferme donc quatre heures, en fin de journée, dans une chambre très fraîche, la 217, pour essayer de tordre le cou à un livre qui m'emmène à *l'aveugle*, depuis quatre mois, je ne sais plus où : par des passages chaotiques, des escaliers vacillants, des méandres laborieux, raccourcis inattendus. J'ai donné à ce livre un titre impératif : *Observez les logaèdres!* Là est sans doute l'imprudence. C'est un ensemble composite, volontairement bancal, qui porte en son centre un sentier particulièrement divagant : *Le déséquilibre spirituel*... Je ne sais ni comment — ni par où, *et surtout* je ne sais plus si je vais m'en sortir ! J'aime trop bifurquer, rebrousser chemin, chercher l'issue parfois en traversant les portes closes du langage.

Jusqu'à la brusque tombée de la nuit — où vient le moment de retrouver les Québécois — j'écris *sans savoir*, et selon ma méthode maniaque ; je choisis mes *logolithes*, je permute mes *logaèdres*, je dresse les *logodrames* les uns contre les autres : j'imagine de plus en plus nettement la pensée œuvrer comme un drame polyphonique complexe : une opération de forces dans l'espace. Sans nous. Nous pensons *sans nous*. La pensée est une séquence, une suite de figures de trapèze volant dans la tête et *devant nous*. « Le langage s'entend, mais la pensée se voit », écrit magnifiquement saint Augustin dans *De Trinitate*... Le langage n'est pas quelque chose qui *exprime, communique* et se *comprend* mais un jeu visible, une attraction *dans l'espace* de forces agissantes... Le langage ne contemple pas, ne décrit pas, ne *rend pas compte*, n'a pas de comptes à rendre : le langage est *acteur*.

Je suis depuis toujours à la recherche de traces rythmiques sur le sol de la pensée.

Creuser, recreuser, terrasser l'espace, opérer et ouvrir la scène comme le *stade ultime* de la page mentale.

Entre nos mains qui le cassent, le brisent en deux, l'ouvrent en pages *bruissantes* comme deux poumons — le livre se déploie, s'avance, respire devant nous. « *Actrices* du drame de la pensée et non *sujettes* », les phrases brûlent les mots, les offrent dans l'air, les illuminent, non par une lumière plaquée envoyée du *dehors* mais par une combustion, une *ardeur* du dedans. Une *lumière de dedans*, une lumière du corps.

Il n'y a pas de lieu mental où joueraient les *idées*, il n'y a pas de « Théâtre de la pensée » qui serait à l'abri de la matière, hors d'elle. Le langage n'existe pas hors du drame matériel du corps respirant. Il n'y a pas de lieu *hors du monde* pour la pensée humaine ; il n'y a pas de lieu séparé, de terrain de jeu pour les abstractions — mais une mêlée, un jeu d'ondes noyées dans la nature, immergées au milieu des autres

ondes... Il n'y a ni *intérieur* ni *extérieur* dans le monde créé : tout est ondulatoire, lié, réminiscent. Tout à la fin, vers la fin d'un livre, vers l'achèvement d'une peinture, dans les dernières minutes du drame, je voudrais trouver toujours la discordance *une*.

Passant d'un lieu de travail à l'autre (de la chambre 217 à notre petite salle de répétition) — et *vice versa* —, je traverse deux fois par jour Port-au-Prince, où défile sans cesse une procession colorée de petits camions grimant et descendant, *chenillant* nuit et jour et de haut en bas dans toute la ville, avec, peints sur leur carrosserie, des versets, des morceaux de Psaumes, des fragments de l'Écriture de toutes les couleurs : la Bible est ici partout bariolée. Des faubourgs de Pétionville au Champ-de-Mars, de la cathédrale dévastée au palais présidentiel dont il ne reste rien, à travers les campements, les abris, les champs de ruines, les effondrements, la dévastation partout, on

croise sans cesse ces petits « tap-tap », comme on dit en Afrique, qui portent des passagers agrippés comme ils peuvent aux camionnettes recouvertes de fresques, d'anges multicolores, d'images de Babel, de vues du Jourdain, de refrains des Psaumes et de fragments des Prophètes : *Le Seigneur est mon berger — Merci Jésus! — L'Éternel est mon rocher — Louange à Toi! — 1 Corinthiens, 13 1 — Jean 3 14 — Ps 58 5-9 — Ézéchiel 13 21 — Grâce te soit rendue! — Gloire à toi, Seigneur! — Merci Éternel, Dieu de l'univers!...* C'est très beau, très pathétique et presque comique parfois : ces ardents remerciements à Dieu au milieu des gravats... Ces signes de vie. Ces signes de foi en la vie. Cette affirmation que la mort n'est pas vraie. Guy Régis m'a appris hier qu'ici, en Haïti — l'un des deux ou trois pays les plus pauvres de la Terre —, le suicide est un *acte inconnu*.

Autre chose frappante ici : la Révolution, partout présente; célébrée à chaque carrefour. Le Champ-de-Mars, qui est le cœur de la ville,

est un grand échiquier rythmé par les statues équestres de Dessalines, Pétion, Toussaint Louverture, de l'empereur Soulouque et du roi Christophe. Tout ici nous rappelle que nous sommes au pays des *Jacobins noirs*. Et que les Haïtiens sont libres depuis 1804.

Ce rappel constamment présent de l'origine révolutionnaire d'Haïti a longtemps occulté — nous dit Jean Price-Mars (1876-1969) que je viens de découvrir —, a longtemps occulté le passé plus profond : l'esclavage, l'exil, la sortie d'Afrique... J'ai découvert hier de très belles pages de cet écrivain et ethnologue haïtien du début du siècle dernier. A son livre le plus connu, il a donné ce beau titre tout simple : *Ainsi parla l'oncle* (« Ainsi parlait l'oncle » — et non pas Zoroastre !); Price-Mars dénonce un certain « bovarysme culturel haïtien » (... être abusé par un passé fantasmé... par un avenir mythique... par une fausse image de soi...); il écrit : « Haïti ne peut s'accepter et progresser qu'en reconnaissant toutes les composantes de

la culture haïtienne, dont l'africaine, qui en est un élément essentiel. » Léopold Sédar Senghor reconnaît qu'il lui doit beaucoup : « Price-Mars me montra les trésors de la Négritude qu'il avait découverts sur et dans la terre haïtienne... Nous n'avons de chance d'être nous-mêmes que si nous ne répudions aucune part de l'héritage ancestral. »

Ne sommes-nous pas, dans notre courte nation hexagonale tracée au cordeau, ne sommes-nous pas, nous aussi, victimes d'une amnésie, d'un faux décor, d'une reconstruction simpliste du passé ? Dès l'enfance, notre vue et notre mémoire n'ont-elles pas été, elles aussi, obstruées (comme celles des Haïtiens), par des *souvenirs-écrans* ? N'avons-nous pas — *très profonde et très cachée, déniée, enfouie en nous* — une « Afrique » ? n'avons-nous pas, nous aussi, une « négritude » à retrouver : une *terre natale* que nous ne reconnaissons plus — une source vive oubliée ? « Souvenez-vous que vous avez

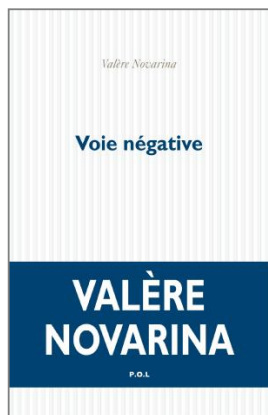
été esclaves en Égypte ! » *Deutéronome 15, 5*. Les six Québécois du petit déjeuner, parlant de la culture biblique qui les imprégna si longtemps et si profondément, disent « la Grande Noirceur ».

Qu'apprend-on en France, aux écoliers comme aux agrégatifs?... « — Qu'entre Aristote et Descartes s'étend la nuit noire du Moyen Âge. » D'un revers de main, dans la poubelle des superstitions et des inutilités sont rejetés : la *Somme théologique*, le *Sefer Yetsira*, le *Talmud*, la *Philocalie*, l'*Adversus haereses* d'Irénée de Lyon, la *Fons vitae* d'Ibn Gabirol, le *Périphiséon* de Jean Scot Érigène... Alors que si l'on creuse un peu les choses, il apparaît très vite que c'est dans ces livres oubliés que sont cachés les fondements profonds, les ressorts, le secret rythmique de nos structures mentales.

On se souvient, il y a quelques années, de la *polémique bruxelloise* sur les « racines bibliques » de l'Europe... s'il fallait ou non les

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en janvier 2017
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2536 – N° d'édition : 309559
N° d'imprimeur : 90647
Dépôt légal : février 2017

Imprimé en France



Valère Novarina
Voie négative

Cette édition électronique du livre
Voie négative de VALÈRE NOVARINA
a été réalisée le 24 janvier 2017 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2017 par Imprimerie Floch
(ISBN : 9782818041536)
Code Sodis : N85982 - ISBN : 9782818041550
Numéro d'édition : 309561